



**HAL**  
open science

## Typologie sémantique lexicale: problèmes de systématisation

Sergueï Sakhno, Christine Hénault-Sakhno

► **To cite this version:**

Sergueï Sakhno, Christine Hénault-Sakhno. Typologie sémantique lexicale: problèmes de systématisation. G. Lazard, C. Moyse-Faure. Linguistique typologique, Septentrion, pp.71-90, 2005. halshs-00999502

**HAL Id: halshs-00999502**

**<https://shs.hal.science/halshs-00999502>**

Submitted on 6 Jun 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Serguei SAKHNO

**Typologie sémantique lexicale : problèmes de systématisation**

publié dans : G. Lazard, C. Moyse-Faurie (éds), *Linguistique typologique*. Villeneuve-d'Ascq : Septentrion, 2005, pp. 71-90 (en collaboration avec Ch. Hénault-Sakhno)

Dans les langues, indépendamment de leur parenté, il y a des régularités lexico-sémantiques communes observées en diachronie et en synchronie compte tenu de l'aptitude des langues aux parcours sémantiques multiples (Pottier 1999 : 12) et du fait que la construction du sens passe par des rapports cognitifs récurrents (Rousseau 2000 : 28). Il s'agit de régularités dans les façons dont telle(s) forme(s) exprime(nt) tel(s) sens et inversement, tel(s) sens est (sont) rendu(s) par telle(s) forme(s), ainsi que d'analogies constatées dans l'évolution sémantique des mots aboutissant à des modèles similaires de polysémie. Ces questions restent peu étudiées dans une optique typologique, en particulier au niveau de la désignation (niveau onomasiologique, celui de la dénomination, voir Koch 2000). Le lexique est longtemps resté le parent pauvre de la linguistique moderne (Rey-Debove 1998 : 193) : si la phonologie, puis la morphosyntaxe ont été saisies comme les régularités fondamentales du langage, les mots d'une langue ont souvent été dénoncés comme la liste des ses irrégularités.

Les faits à décrire ou à inventorier sont de trois types :

- a) régularités à caractère morphologique dérivationnel ;
- b) régularités liées à l'évolution du sens et à la polysémie (parallèles de dérivation sémantique<sup>1</sup>) ;
- c) régularités de type mixte, relevant à la fois de la dérivation morphologique et de la dérivation sémantique.

La création d'un *Inventaire des dérivations sémantiques* est un projet annoncé par un groupe de chercheurs russes de l'Institut de linguistique de Moscou (Zaliznjak 2001).

De façon indépendante, un projet similaire a été initié en 2002 par M. Vanhove (LLACAN – UMR 7594, CNRS) : *Typologie des associations sémantiques*. L'accent y est mis sur les faits de polysémie régulière : un même terme, une même racine ou radical, muni ou non d'une expansion (morphème de dérivation, qualificatif, etc.) peut exprimer plusieurs notions différentes. Ainsi « bouche » et « porte », « enfant » et « fruit » sont un même mot dans plusieurs langues d'Afrique Noire. Si, dans le cadre d'une étude typologique, on dépasse les classifications génétiques ou aréales habituelles, se pose alors la question des rapprochements sémantiques réguliers, voire universaux.

Depuis quelques années, deux projets proches (priviliégiant le plan onomasiologique dans une perspective de linguistique cognitive « anthropocentrique ») sont élaborés par des linguistes de l'université de Tübingen : *Dictionnaire étymologique et cognitif des langues romanes (DECOLAR)* et *Changement lexical – polygénése – constantes cognitives* (Koch 2000 : 81).

La logique de ces travaux remet en cause la stricte séparation entre synchronie et diachronie. Plusieurs courants d'aujourd'hui (sémantique cognitive, théorie de la grammaticalisation, cf. Traugott, Dasher 2001) se prononcent en faveur d'une réconciliation, au-delà des dichotomies fondatrices de la scientificité linguistique, de la synchronie et de la diachronie (perspective « panchronique »). Certes, l'harmonisation entre diachronie et synchronie (que Saussure lui-même avait considérée comme souhaitable, cf. Wunderli 1988) n'est pas une idée nouvelle : au début des années 1920, elle figurait déjà dans les thèses du Cercle linguistique de Prague (cf. à ce propos Sériot 1997 : 303).

**« Forme interne » du mot : le lexique entre motivation et immotivation**

Parmi les principes d'une typologie sémantique, la motivation lexicale a été placée par Ullmann (1964 : 257) en tête de liste. Ce critère, dont P. Koch (2001 : 1157-1164) souligne l'importance, est lié à une notion traditionnellement développée par la linguistique russe : « forme interne » du mot.

Le terme (en russe : *vnutrennjaja forma slova*) fut introduit en 1862 par le linguiste russo-ukrainien A. A. Potebnja. Le concept correspondant, assez complexe, est loin d'être neutre sur le plan épistémologique. Il serait intéressant d'interroger ses origines par rapport aux idées philosophiques

<sup>1</sup> La notion de « dérivation sémantique » permet de rendre compte des changements du sens en insistant notamment sur l'explication des régularités sémantiques observées (cf. Zaliznjak 2003 ; Rozina 2002).

allemandes (Kokochkina 2000 ; cf. aussi Malmberg 1991 : 261-276 ; Sériot 1999). Cette question dépasse toutefois le cadre de notre article<sup>2</sup>.

La « forme interne » se laisse définir comme une sorte de motivation immanente du mot, cette motivation pouvant être aisément décelable en synchronie (*motivation* au sens linguistique strict du terme) ou non (*motivation* au sens large, analysable en diachronie, à partir de données étymologiques). Selon Potebnja, le mot n'exprimerait pas toute l'idée qui correspond à son contenu, mais seulement une des caractéristiques de cette idée :

« Par *okno* 'fenêtre', nous entendons une simple baie vitrée avec des menuiseries, alors que, à en juger par sa ressemblance avec *oko* 'œil', le mot signifie 'ce à travers quoi on regarde' ou 'ce qui laisse passer la lumière du jour', sans renvoyer à la notion de baie ni aux menuiseries vitrées, etc. (...) La *forme interne* d'un mot est constituée par le rapport entre le contenu de la pensée et la conscience ; elle montre comment l'homme représente sa propre pensée » (Potebnja [1862]1976 : 97, 114).

Le russe *okno* 'fenêtre' se rattache en effet, pour un locuteur moyen, avec suffisamment d'évidence, à *oko* 'œil' (mot vieilli, concurrencé par son synonyme *glaz*). Commentons l'exemple de Potebnja dans une perspective typologique, car d'autres langues présentent des faits proches. Le mot anglais *window* a une « forme interne » en partie analogue, quoique le rapport entre *-ow* et *eye* ne soit pas identifiable pour un locuteur anglophone moyen : issu du vieux-scandinave *vindauga*, littéralement « l'œil du vent », c'est-à-dire 'l'ouverture par laquelle l'air entre dans l'habitation', ce mot a remplacé le v. angl. *eagthyrel* < *eag* 'œil' + *thyrel* 'trou' ('orbite oculaire'). L'élément *-ow* remonte à la racine i.-eu. \*ok(w)- 'voir ; œil', tout comme le russe *oko*. En gotique, la fenêtre était désignée par *augadauro* 'm. à m. : œil-porte, œil de la porte'. Parmi d'autres faits similaires : fr. *œil* au sens de 'ouverture en haut d'une coupole', russe *glazok* (< *glaz* 'œil') 'judas', bulgare *prozorec* 'fenêtre' (< v. slave *zīrēti* 'voir, regarder'). Un mot tel que *œil-de-bœuf* 'lucarne ovale ou circulaire' pose un problème particulier. Le rapport sémantique n'est pas fonctionnel, mais il est basé avant tout sur la ressemblance relative d'un certain type de fenêtres avec l'œil d'un bœuf (forme ovale).

Ces modèles récurrents de métaphorisation de type anthropomorphique (la fenêtre conçue comme l'œil de la maison, qui permet d'observer de l'intérieur ce qui se passe au-delà de ses limites), dont on trouve de nombreux exemples dans les langues (cf. Buck 1949 : 469-470, Blank, Koch 2000), peuvent expliquer certaines particularités sémantico-syntaxiques des lexèmes. Si le russe dit couramment *Okno smotrit vo dvor* 'La fenêtre donne (m. à m. *regarde*) sur la cour', la construction anglaise rappelle celle du russe : *The windows look out onto fields* 'Les fenêtres donnent sur des champs'. Une construction analogue serait cependant contrainte en français (<sup>3</sup>*La fenêtre regarde la rue / ... sur / vers la rue*<sup>3</sup>).

Par ailleurs, comme dans l'angl. *window* il y a *wind* 'vent', il est possible de rapprocher, étymologiquement et sémantiquement, l'angl. *window* du sanskrit *vatajana* 'fenêtre' (< 'passage du vent', cf. *vata-* 'vent') et de l'esp. *ventana* 'fenêtre' (qui remonte au lat. *ventus* 'vent'), *ventanal* 'baie vitrée, grande fenêtre', *ventanilla* 'fenêtre dans un train, hublot', *ventanillo* 'judas, soupirail'.

La « forme interne » d'un mot se situe donc entre les deux pôles constitués par l'étymologie (plan diachronique) et la motivation dérivationnelle ou sémantique (plan synchronique). L'intérêt de cette notion est d'opérer à la fois en synchronie et en diachronie. Il ne s'agit pas d'une confusion pure et simple de l'étymologie et de la morphosémantique synchronique. La polysémie d'un mot comme

<sup>2</sup> Cette notion remonte à la thèse humboldtienne de l'existence d'un élément médiateur entre le mot phonétique et le concept (ainsi *Vernunft* 'raison' contient l'idée de *nehmen* 'prendre', *Verstand* 'entendement', celle de *stehen* 'être debout', cf. Caussat 1974 : 248), ainsi qu'à celle de *innere Sprachform* ('forme linguistique interne'), mais il faut préciser que chez W. von Humboldt, le terme *innere Sprachform* renvoie à une sorte de « génie populaire » (termes proches : *nationeller Sprachsinn* 'sentiment linguistique national' et *sprachliche Weltansicht* 'vision linguistique du monde') qui pénètre la structure de la langue en façonnant sa *forme sonore externe* (*äussere Lautform*). Le terme de *innere Form* avait été utilisé par Goethe, Herder et Kant (Malmberg 1991 : 263). Le caractère un peu diffus de cette notion, influencée par le nationalisme romantique et les théories glottogoniques de type organiciste de l'époque, explique l'hésitation entre « forme interne d'une langue » et « forme interne d'un mot » dans les interprétations ultérieures des idées humboldtiennes (Radčenko 2001, Zaliznjak 2003).

<sup>3</sup> Cette construction n'est pas impossible en français mais elle est stylistiquement marquée, cf. (à propos du symbolisme des fenêtres dans les églises chrétiennes) *Les fenêtres regardaient à l'orient, au sud et à l'occident* (Biedermann H, *Dictionnaire des symboles*. P., 1989 : 253).

dynamique historique aurait un trajet largement prédictible, mais les limites de rationalisations lexico-sémantiques à base d'étymologie ne sont pas bien définies<sup>4</sup>.

I. Mel'čuk (1993 : 307-308) réaffirme l'importance de ce principe. Selon lui, le substantif russe *lampočka* 'ampoule électrique' apparaît aux locuteurs comme un diminutif de *lampa* 'lampe', quoiqu'il ne signifie pas 'lampe petite et plaisante'. La description de la structure sémantique de ce lexème devrait tenir compte de sa « forme interne » : « ampoule électrique perçue comme qqch. de petit ayant une relation évidente avec *lampa* 'lampe' ». La « forme interne » des unités lexicales devrait être prise en compte dans l'élaboration de ce que Mel'čuk appelle le modèle linguistique global (intégratif), car elle peut déterminer leurs changements historiques, leurs comportements morphologiques et syntaxiques en synchronie, les métaphorisations et divers usages poétiques du mot, les jeux de langage.

Cette notion est absente de la théorie lexicographique de Mel'čuk, mais on y trouve un principe assez proche, celui de « pont sémantique ». Ainsi, (Mel'čuk *et al.* 1995: 97) soulignent que la description du lexème fr. *nuage*, défini comme 'grand amas de substance blanche', nécessite l'introduction d'une composante potentielle 'qui cache (partiellement) le ciel'. Cela aide à mettre en évidence, suivant le principe de « pont sémantique », le lien entre *nuage* au sens propre et *nuage* dans un de ses emplois figurés, comme dans *Mais quelques nuages troublèrent leur lune de miel*. Ce dernier sens se laisse décrire comme « sentiment ou événement déplaisant qui obscurcit le fait X, comme un *nuage* cache (partiellement) le ciel ».

Ajoutons que l'étymologie de *nuage* (<i.-eu. \*nebh- 'voile du ciel') et celle du russe *oblako* 'nuage' (< *ob-vlako* 'chose qui enveloppe, recouvre', cf. *obvolakivat* 'envelopper', *oboločka* 'enveloppe') montrent à leur façon le bien-fondé de cette démarche : le concept de « voile qui cache, obscurcit » se manifeste dans la « forme interne » de ces lexèmes.

Dans la linguistique russe, la notion reçoit des interprétations qui varient selon les auteurs (cf. l'aperçu des conceptions dans Sakhno 2001 : 343-354). Certains linguistes russes d'aujourd'hui parlent d'une « mémoire culturelle et sémantique » des mots (cf. Jakovleva 1994, Nikolaeva 2002). V. Toporov (2000) va jusqu'à suggérer que l'étymologie indo-européenne du terme celtique *bard* 'barde' (< i.-eu. \*g<sup>w</sup>er(e)- 'élever sa voix'), emprunté par le russe au XVIII<sup>e</sup> s. au sens de 'chantre, poète' et absolument immotivé pour un Russe, serait ravivée de façon récurrente dans ses innombrables emplois par les écrivains russes des XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> s., lorsqu'il se combine avec des lexèmes liés au champ sémantique de 'hauteur, élévation, ascension' (notamment les verbes à préfixe *voz-* / *vz-* / *vos-* / *vs-* indiquant le mouvement vers le haut).

La notion de « forme interne » peut servir de base pour élaborer une typologie lexico-sémantique des langues. Cependant, elle reste insuffisamment théorisée en termes linguistiques modernes.

### L'épaisseur du langage

A partir de présupposés théoriques différents, une idée similaire est avancée récemment par S. Robert (1997 : 28). Les mots seraient des déclencheurs de représentations qui rentrent dans un réseau d'associations pouvant être décrit comme une troisième dimension du langage par rapport aux dimensions syntagmatique et paradigmatique : l'épaisseur du langage.

L'« épaisseur »<sup>5</sup> d'un mot comprend d'abord les valeurs référentielles d'un terme qui sont codées culturellement et relèvent d'une connaissance commune aux usagers (*hyperlangue*, terme de S. Auroux), mais aussi les relations entre différents termes qui sont entretenues soit par le sens (synonymes, antonymes...), soit par la forme. Il s'agit de diverses « résonances » et relations liées au

<sup>4</sup> Ainsi, P. Lerat (1999 : 7) note à propos des verbes fr. *savoir* (qui reflète le contenu notionnel) et *connaître* (qui reflète l'expérience existentielle) que leurs étymons latins présentent un rapport inverse : *sapere*, c'est 'sentir' et 's'y connaître', *cognoscere*, c'est 'connaître' en général. Il y a un fait analogue en russe : si *znat'* (même étymon que *co-gnoscere*) est le verbe russe courant pour « savoir », à la différence de son synonyme livresque *vedat'*, qui renvoie à une connaissance spirituelle, le rapport entre ces verbes était autrefois inverse : le premier impliquait un savoir sacré, le second, un savoir ordinaire (Sakhno 2001 : 108).

<sup>5</sup> M. Bréal parlait d' *épaississement sémantique* à propos des variations métonymiques allant du concret vers l'abstrait (Baylon, Mignot 1995 : 215).

contexte physico-culturel auquel le mot est associé, qui permettent de capter les représentations cognitives à travers les représentations linguistiques.

Ainsi, dans le fr. *pardonner* (< lat. tard. *perdonare*), il y a du *don*, avec derrière tout un ensemble de valeurs liées à la culture judéo-chrétienne. L'angl. *forgive*, l'all. *vergeben* y ressemblent, alors que le « pardon » du grec évoque le partage d'un savoir (*syggignôskein* 'pardoner' < 'savoir avec') ou le fait d'aller ensemble, la convergence, l'accord (*sygkhôrein* 'pardoner' < 'céder, laisser' < 'aller ensemble').

L'exemple de S. Robert laisse supposer que la variabilité liée à l'« épaisseur » est explicable : elle tient à l'existence de plusieurs modes de conceptualisation du pardon qui ne sont pas incompatibles, à des relations dont certaines sont aisément répertoriables (cf. « Comprendre, c'est pardonner »). Par-delà les différences, des analogies complexes se profilent. Selon (Buck 1949 : 1174-1175), dans plusieurs langues i.-eu., les mots signifiant 'pardoner' sont liés au « don » (cf. lituanien *dovanoti* 'donner ; pardonner'), à « laisser (partir, faire), libérer » ou à « ignorer ». Le lat. *igoscere* (< *in* + *gnoscere*) 'pardoner' rappelle le grec *syggignôskein* ou, si *in-* avait un sens négatif, l'ancien scandinave *miscunna* 'ignorer' > 'pardoner' et le polonais *przebaczyć* 'ne pas remarquer' > 'pardoner'.

Le « pardon » russe est à première vue différent, car *prostit'* est en rapport (en synchronie) avec *prostit'sja* 'faire ses adieux' et (en diachronie) avec *prostoj* 'simple'. *Proščaj!* signifie selon les contextes 'adieu !' ou 'pardonne !'. La raison sémantique de ce lien peut paraître étrange mais non inconcevable à un russisant : on pourrait penser que lorsqu'ils se quittent, les Russes se demandent pardon pour les torts que l'un a pu causer à l'autre. Le sentiment de culpabilité, qui est une sorte de responsabilité morale pour tout ce qui ne va pas bien dans le monde, ne ferait-il pas partie de la mentalité russe ? Ce raisonnement est sans doute attrayant mais trop simpliste.

Il faudrait plutôt partir des sens diachroniques de *prostŭ* / *prosty* qui signifiait en vieux russe 'simple' mais aussi 'qui se tient debout, bien droit' (< i.-eu. \**pro-sta* 'qui se tient devant'), 'ferme', 'libre', 'non chargé', 'pur'. *Prostiti* signifiait 'pardoner', 'laisser, permettre' et 'guérir' ('libérer d'une maladie'). Le russe dit par ailleurs *otpusit' grexi* 'pardoner, absoudre les péchés' où le verbe préfixé *ot-pusit'* s'interprète comme 'laisser, libérer' (cf. vieux slave *otŭ-pustiti* 'laisser' > 'pardoner'). Ces faits russes sont similaires au grec *aph-ienai* 'laisser' > 'pardoner', au gotique *af-letan* (mêmes sens), au roumain *ierta* 'pardoner' (du lat. tardif *libertare* 'libérer') (Buck 1949 : 1174). On comprend ainsi mieux le rapport entre *prostit'* (< 'laisser') et *prostit'sja* 'se dire adieu' (< 'se laisser').

Le fr. *pardonner* est dans une certaine mesure analogue à *remettre* dont le sens peut être 'donner' (*remettre de l'argent à qqn*) ou 'pardoner' (cf. *rémission des péchés, remise d'une peine*), du lat. *remittere* 'renvoyer, laisser, relâcher ; rendre, rétribuer ; céder' (cf. *dimittere*, avec des sens proches). Cela établit par ailleurs un lien entre *par-donner, re-mettre* et *per-mettre* (cf. *permissif* 'enclin à pardonner'). Or l'all. *verzeihen* 'pardoner' se rattache en diachronie à *verzichten* 'renoncer' : historiquement, c'est 'renoncer à la vengeance, la punition' (cf. v.h.a. *zīhan* 'accuser') ; et son préverbe *ver-* est étymologiquement identique au lat. *per-* (> fr. *par-*).

Une approche typologique implique qu'on aille au-delà de simples constatations. Comment expliquer que *per-dare*, verbe latin morphologiquement analogue à *per-donare* 'pardoner'<sup>6</sup>, ait un sens complètement différent et qu'il ait abouti au fr. *perdre* ? Pourquoi les verbes russes *pre-dat'* 'trahir' et *pere-dat'* 'transmettre', presque identiques dans leur structure à *per-donare* / *per-dare*, sont-ils liés à d'autres idées ? La plupart de ces phénomènes sont bien connus mais ils n'ont pas été suffisamment modélisés ni systématisés.

Dans plusieurs cas, l'« épaisseur » correspond à une étymologie pertinente pour les locuteurs. Le critère de pertinence est difficile à définir à cause de la grande variabilité des représentations linguistiques et des pratiques langagières des individus. Soulignons l'aspect dynamique et graduel du phénomène : ces représentations et pratiques peuvent être influencées par l'enseignement, les médias, les contacts avec d'autres langues et par des outils (dictionnaires) favorisant l'activité épilinguistique<sup>7</sup> des locuteurs.

<sup>6</sup> *Dare* et *donare* non préverbés pouvaient eux aussi avoir le sens de 'pardoner' (*aliquid alicui dare / donare*) .

<sup>7</sup> Au sens de A. Culioli, repris par S. Auroux (1989 : 18) : « savoir linguistique multiple mais non-représenté en tant que tel ».

Par exemple, un francophone peut mettre en rapport *banc* 'siège' et *banquette* : même si ce dernier mot (issu de l'ancien provençal *banqueta* 'petit banc', 'siège à plusieurs places') ne peut pas désigner par exemple un petit banc de jardin public, il est tout naturellement perçu par un Français comme renvoyant à une sorte de banc. Le rapprochement avec l'adjectif *bancal* est plus difficile mais non impossible (d'après la divergence des pieds d'un banc, on pense à une personne boiteuse ou à un objet mal équilibré : *meuble bancal*). Quant au rapport entre *banc* et *banque* ou *banquet*, il est encore moins évident pour un francophone. Mais ce rapport il peut être réactivé, réactualisé au contact d'autres langues :

- sur le plan à la fois de la forme et du sens : italien *banco*, espagnol *banca*, *banco*, allemand *Bank* 'banc, banquette' et 'banque' ;
- ou seulement du point de vue du sens : grec moderne *τραπέζι* *trapezi* 'table ; repas', *τράπεζα* *trapeza* 'banque', cf. le mot russe d'origine grecque *trapeza* 'repas' ; on peut penser aussi au russe *lavka* qui signifie à la fois 'banc' et 'boutique'.

Il est utile de rappeler que le mot *banc* garde une trace de son ancien rapport avec le domaine du commerce et de la finance, puisque certaines variantes du français régional connaissent l'emploi de *banc* au sens de 'étal d'un marchand'. De ce point de vue, les données des autres langues aident à mieux comprendre les particularités du mot français en question. Le russe *stol* 'table' illustre une autre possibilité de dérivation sémantique : signifiant en diachronie 'banc', 'siège' (d'où 'siège de monarque, trône') il a donné lieu au substantif russe *stolica* 'capitale' (<'ville où se trouve le siège, le trône').

Quant aux faits dits d'étymologie naïve ou populaire, ils jouent un rôle important dans notre activité langagière (Gobert 2000, Rousseau 2000 : 25) : tout comme l'étymologie savante, l'étymologie populaire répond au besoin de lutter contre l'arbitraire du signe. Ainsi, le mot français *banquise*, dont l'origine est distincte de celle de *banc* (car il vient du scandinave, cf. suédois *packis*, danois *pakis* ou norvégien *pakkis* 'amas de glace'), a été rapproché par les locuteurs francophones de *banc* au sens de 'amas (de sable, de neige, de poissons)', mot historiquement lié à *banc* 'siège'. *Banquise* peut être ressenti comme se trouvant en rapport avec *banc* dans certains de ses sens. L'anglais peut conforter notre locuteur dans cette possibilité de rapprochement (cf. *bank* 'talus ; bord, rive, berge ; amoncellement ; banc de sable', *snow bank* 'congère' et *bank* 'banque').

Le concept d'« épaisseur » ouvre un vaste champ de recherches pour la typologie sémantique. Selon F. Nemo, qui émet une idée proche (2002), les mots ne décrivent pas le monde mais des rapports au monde ; les mots ne décrivent les objets que dans la mesure où ceux-ci s'inscrivent dans des relations. L'objectivité de la « mise en mot » du monde n'est jamais acquise : appeler un ministère *ministère de la guerre* ou *ministère de la défense* est aussi sémantiquement marqué que le fait d'appeler la capitale d'un pays *capitale*, *Hauptstadt* (all. : « chef-ville ») ou *stolica* (russe : « ville du trône »).

### Vers un Dictionnaire des associations sémantiques

Il existe déjà un inventaire des "glissements conceptuels" dans le domaine des études sur la grammaticalisation (Heine, Kuteva 2002). Le lexique ouvre un champ propice à ce genre de travaux. Or l'idée d'un *Dictionnaire des associations sémantiques* nécessite des choix méthodologiques et des limitations quant aux matériaux linguistiques pris en compte.

Pour systématiser les faits lexico-sémantiques récurrents observés dans différentes langues, il existe au moins 5 possibilités, en fonction de ce qui est pris comme point de départ (ce principe définissant en partie les entrées lexicographiques d'un futur *Dictionnaire*, sa nomenclature). Ainsi, on peut partir :

1° d'une forme (mot simple ou dérivé, racine, morphème dérivationnel) prise dans une langue (par exemple, le français, le russe, l'anglais, etc.) en s'interrogeant sur son rapport avec le(s) sens exprimé(s), sur sa polysémie et son évolution sémantique et en cherchant des faits sémantiques similaires dans d'autres langues (démarche sémasiologique) ;

2° d'un concept (élément de la réalité conceptualisée) ou d'un objet de la réalité pour établir si les langues présentent des régularités dans leurs façons d'exprimer ce concept / de désigner cet objet (démarche onomasiologique) ; les travaux (Buck 1949), (Koch 2000) se situent dans cette perspective.

Le dictionnaire (Mallory, Adams, 1997) donne lieu à des observations intéressantes, quoique les parallèles sémantiques ne soient pas sa préoccupation première ;

3° d'un rapport sémantique régulier (« A et B », vision statique) observé dans différentes langues (ce qui correspond au projet de M. Vanhove dans sa formulation initiale ou à l'idée d'isosémie chez Pottier 1999) ;

4° d'un passage sémantique régulier (« A > B », vision dynamique) : cette possibilité est retenue par (Heine, Kuteva 2002) et (Zaliznjak 2001) ; elle paraît assez bien adaptée aux préoccupations typologiques et aux besoins pratiques (utilisation du *Dictionnaire* à des fins scientifiques et didactiques) ;

5° d'une configuration lexico-sémantique plus complexe mettant en jeu à la fois plusieurs formes, plusieurs rapports ou passages sémantiques (cf. Masson 1999 qui montre l'extrême variété des faits sémantiques en partie analogues dans un grand nombre de racines sémitiques liés à la notion « couler »).

A l'intérieur de chacune de ces possibilités, on sera confronté à des problèmes spécifiques. Ainsi, dans (1°), il faut rendre compte des différences de sens que présentent des mots morphologiquement analogues dans des langues à parenté proche ou éloignée. Dans (4°), il ne sera pas toujours facile de définir la nature et l'orientation du passage. On peut privilégier le sens de départ (A) ou le sens d'arrivée (B). Définir un sens A et un sens B n'est pas toujours facile, surtout dans des configurations sémio-formelles complexes. La possibilité 5° est sans doute la moins facile à mettre en pratique, mais elle doit être exploitée.

Quel que soit le principe adopté, on pourra pencher vers une démarche descriptive (principe de catalogue ou d'inventaire) ou vers une démarche visant l'explication des faits décrits. Nous considérons qu'une démarche explicative modérée est souhaitable. Il est possible de privilégier la perspective synchronique ou la perspective diachronique, ou encore de combiner les deux. Certes, les limites temporelles et épistémologiques des données à utiliser sont malaisées à définir.

L'immense terrain qui attend les sémanticiens typologues les place devant plusieurs difficultés méthodologiques. En voici une : dans une présentation systématique des parallèles sémantiques, on est souvent amené à travailler sur un continuum de formes et de sens qui paraît *a priori* spécifique à chaque langue et qui semble résister à une démarche typologique. L'analyse permet néanmoins de dégager des analogies plus ou moins importantes. Cet aspect sera illustré par deux exemples.

### 1. Les deux sens de *voler* : fait idiosyncrasique du français ou indice d'une régularité lexico-sémantique ?

Soit l'exemple bien connu de Benveniste (1966 : 290-291) concernant les homonymes français *voler* 'se mouvoir, se maintenir en l'air au moyen d'ailes mobiles' (*voler-I*) et *voler* 'dérober' (*voler-II*). Ces deux verbes ont en synchronie des sens différents : le premier fait partie de la classe sémantique de *marcher, courir, nager, ramper*, et il est intransitif ; le second entre en synonymie avec *dérober, soustraire*, et il est transitif. Du point de vue de la dérivation, ces deux verbes diffèrent (mis à part le terme *vol*) : *voler-I* entraîne *voleter, s'envoler, survoler, volée, volatile, volaille, volière*, alors que *voler-II* développe *voleur*. Selon Benveniste, cette limitation de *voler* 'dérober' suppose qu'il se rapproche d'un emploi spécialisé de *voler* 'se déplacer dans les airs'. Un contexte où *voler* apparaîtrait en construction transitive existe dans la langue de la fauconnerie ; il s'agit de l'expression *Le faucon vole la perdrix* (= 'atteint et saisit au vol'). L'emploi transitif crée un nouveau sens de *voler* : le *vol* de l'oiseau relève à la fois de *voler-I* et de *voler-II* (contexte de neutralisation sémantique).

Le modèle proposé par Benveniste est élégant et attrayant. Il n'est pas question de le remettre en cause. Cependant, dans une perspective de typologie sémantique, il doit être complété par des considérations sémantiques complémentaires. D'abord, quelques remarques s'imposent :

a) Le rapport ancien entre *voler-I* et *voler-II* peut être réactivé en synchronie au niveau des calembours ou des jeux de mots : cf. le texte d'une publicité aperçue dans une agence de voyages : *Les vols, c'est ici, pas au commissariat.*

b) Rappelons l'influence bien probable d'un ancien emploi argotique du verbe en question où *voler* équivalait à 'disparaître'<sup>8</sup> (cf. la valeur analogue du fr. moderne *s'envoler*) : cet emploi concurrençait les verbes *embler* (> *emblée*) et *rober* (à l'origine de *dérober*) qu'il a éliminés. Par ailleurs, W. Meyer-Lübke (1935) signale le rôle hypothétique du substantif latin *vola* 'paume de la main' dont la ressemblance phonique avec *volare* 'voler (dans les airs)' a pu suggérer un lien entre « prendre, saisir » et « dérober ».

c) Le lien entre *voler-I* et *voler-II* doit être mis en parallèle avec d'autres faits analogues observables en français et dans d'autres langues. On peut penser par exemple au composé familier *monte-en-l'air* (subst. m.) 'cambrioleur' qui est attesté beaucoup plus tard (1885), mais dont l'intérêt typologique est indéniable, ou au le rapport qui existe en berbère (kabyle) entre les deux sens analogues du verbe *ak<sup>w</sup>er* 'voler dans les airs' et 'dérober' (cf. *amak<sup>w</sup>ar* 'voleur')<sup>9</sup>, ainsi qu'en russe entre *naletet* 'arriver en volant' (verbe dérivé par prévervation de *letet* 'se déplacer dans les airs') et *nalëtčik*<sup>10</sup> 'cambrioleur'.

Ce dernier fait du russe a besoin d'être examiné de plus près. Le dictionnaire (Ožegov 1992) donne pour *naletet* les valeurs suivantes : 1° 'surgir subitement (en parlant du vent, de la tempête)' ; 2° 'arriver en volant en grand nombre', cf. *V komnatu naleteli muxi* 'La pièce est envahie par des mouches' ; 3° 'buter contre qqch. en volant ou en se déplaçant vite' ; 4° 'attaquer en volant ou en se déplaçant vite', cf. *Sokol naletel na kur* 'Le faucon a fondu sur les poules (pour en attraper une)'.

Notons que l'emploi (4) du verbe russe en question correspond presque exactement à la situation de neutralisation sémantique analysée par Benveniste. Cependant, l'analogie n'est pas complète : premièrement, le verbe russe ne dit pas explicitement l'action de saisir en vue d'emporter ; deuxièmement, ce qui pose problème, c'est le rôle exact du préverbe *na-* (sens premier : 'sur, dessus'). On sait que *nalëtčik* 'cambrioleur' est dérivé de *naletet* en passant par *nalët* (Tixonov 1985 : 535) signifiant 'attaque (militaire, notamment aérienne)' et 'attaque en vue d'un vol à main armée, d'un cambriolage'<sup>11</sup>, mais le schéma précis de la dérivation sémantique est loin d'être clair. (Ožegov 1992) le met en rapport avec *nalët* au sens de 'cambriolage'. Mais ce dernier sens vient-il de la valeur (1) de *naletet* ou plutôt de (3), peut-être de (4) ?

A ce propos, il faut souligner que le russe *letet* a des emplois liés à l'idée de « mouvement rapide » (cf. *Ja leču k tebe* 'Je cours chez toi') ou à celle de « chute » (*Kamen' letit so skaly* 'Une pierre tombe du rocher'). Le rapport avec « rapidité » se manifeste dans presque tous les verbes slaves issus du slave commun \*lětati, ainsi que dans certains dérivés russes familiers et dialectaux venant de *letat* / *letet*, comme p. ex. *lëtčik* 'chauffard, conducteur qui dépasse la vitesse autorisée'. Ce lien sémantique semble ordinaire dans différentes langues : en malgache, le verbe *manidina* signifie 'voler' et 'se déplacer rapidement, courir' (Rajaonarimanana 1995 : 261).

De même, l'anc. fr. *voler* hérite de la valeur 'rapidité' qui était habituelle à son étymon latin (*volare*). Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, *voler* peut signifier 'être projeté dans l'air' (cf. *Les flèches volaient de toute part*). Au XIV<sup>e</sup> siècle, *voler* signifie au figuré, avec l'idée de « mouvement rapide », 's'écouler rapidement', à propos du temps. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, *voler* s'utilise par analogie avec sa première valeur, en parlant d'un animal terrestre agile (*L'écureuil vole de branche en branche* 'se déplace avec une grande vitesse dans les airs').

Cette composante sémantique ('rapidité') se maintient en synchronie dans des emplois métaphoriques de *voler-I* au sens de 'courir très vite', tels que *voler au secours de qqn* (*voler*

<sup>8</sup> A. Rey note que, à partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le verbe *voler* s'emploie pour 'attraper, prendre qqch. contre le gré et à l'insu du possesseur', en partie par le biais de *voler la perdrix*, au sens de 'attraper au vol', en partie par une métaphore argotique (1994 : 2281).

<sup>9</sup> Nous remercions Catherine Taine-Cheikh (CNRS) de nous avoir signalé ce fait.

<sup>10</sup> Ce dernier est identique du point de vue du suffixe à *lëtčik* 'aviateur, pilote'. Ce rapprochement est noté par ailleurs, de façon indépendante, par Tolstaja 2002 : 120 (nous remercions A. A.Zalznjak de nous l'avoir signalé).

<sup>11</sup> Il est intéressant que certains dictionnaires français, notamment *Lexis*, présentent *voler-I* et *voler-II* comme des verbes dérivés, les entrées étant ouvertes par les substantifs correspondants *vol* 'déplacement dans l'air' et *vol* 'infraction contre la propriété'.



s'applique à une action rapide), *voler au combat* ('se déplacer avec une grande vitesse') ; *La nouvelle vole de bouche en bouche* ('se propager rapidement') ; *descendre au vol un escalier* ('rapidement'). Mais 'rapidité' tend à s'effacer dans certains emplois de *voler*-II comme, par exemple, *voler le fisc*.

Pourtant, les verbes signifiant 'dérober' peuvent donner lieu à la valeur de 'mouvement prudent, silencieux', ce qui met en cause l'idée de rapidité, cf. angl. *to steal* 'voler, dérober' et *to steal out* 'sortir à pas furtifs, à pas feutrés'. Le russe présente un fait analogue, cf. *krast'sja* 'se faufiler, pénétrer dans un espace à la dérobée, sans être vu ni entendu' qui apparaît comme la forme réflexive de *krast* 'voler, dérober'. Les emplois figurés des verbes en question doivent être aussi pris en compte (cf. angl. *to steal a glance* 'jeter un regard furtif').

La complexité tient à l'existence de deux conceptualisations distinctes du vol. L'indo-européen commun distinguait le « vol à la dérobée » (comme action répréhensible) et le « pillage » (comme action institutionnellement reconnue, cf. Sergent 1995 : 285). C'est pourquoi, dans le champ sémantique en question, les reconstructions (Mallory, Adams 1997 : 543) font état de racines i.-eu. primitivement associées à l'idée de « dérobée, furtivité » : cf. par exemple \*ster- (> anglais *to steal*, grec *stereô*), \*(s)teh<sub>4</sub>- (> vieux russe *tat* 'voleur', russe *tajno* 'secrètement, en cachette'). On trouve un autre rapport sémantique significatif entre 'voler (dans les airs)' et 'agir avec ruse, astuce et/ou secrètement', cf. le verbe anglais *to fly* 'voler dans les airs' et (langue argotique ou familière) *on the fly* 'de façon rusée, astucieuse, secrète', *fly* (adjectif) 'malin, rusé, adroit' (Partridge 1984 : 412).

Quant au sens 'action violente, attaque', un parallèle intéressant est constitué par le fr. populaire et argotique *voler dans les plumes* 'se précipiter pour assaillir un adversaire'. Cf. par ailleurs all. *fliegen* 'voler', 'se précipiter' (*Ich flog nach Hause* 'J'ai couru à la maison'), mais aussi 'convoiter' (*Er fliegt auf blonde Mädchen* 'Il est attiré par les blondes / court après les blondes').

On voit à quel point le foisonnement de ces diverses données sémantiques rend difficile leur intégration dans un article de *Dictionnaire*. Le rapport *voler*-I > *voler*-II pourrait par conséquent illustrer non seulement le passage 'voler dans les airs' > 'dérober', mais aussi

'voler dans les airs' > 'se déplacer rapidement' > 'agir rapidement'

'voler dans les airs' > 'agir avec violence'

'voler dans les airs' > 'agir avec ruse'.

Une autre piste à explorer est suggérée par le lien entre « voler dans les airs » et « sauter » (d'où « être détruit par une explosion »), cf. russe *vz-letet' na vozdux* 'exploser' (m. à m. 's'envoler dans l'air') ainsi que d'autres exemples fournis par (Plungjan, Raxilina 2003). En français, *faire sauter la caisse* signifie bien 's'emparer du contenu de la caisse', donc 'dérober'.

Quant aux expressions *vol à la tire* et *jouer à la tire* 'commettre des malversations', il faut tenir compte des sens anciens de *tire* (subst. fém. dérivé de *tirer*) 'peine, ennui ; traction' mais aussi 'action de voler (pour un oiseau)'. La locution *à tire d'aile* 'avec des battements d'ailes ininterrompus' > 'en volant vite' (d'un oiseau) présente un substantif *tire* d'origine apparemment distincte (du francique \*teri 'rangée, file'). Cependant, ce dernier a pu jouer un rôle dans l'histoire du verbe *tirer* dont l'étymologie est obscure (Rey 1992 : 2122)

## 2. Russe *drug* : un ami est un 'second'

En synchronie, le russe *drug* 'ami' semble établir des rapports avec *drugoj* 'autre, différent', *drug druga* (marqueur du réciproque) et, sur un plan strictement phonétique, avec l'adverbe *vdrug* 'tout à coup' évoquant la succession immédiate de deux événements (le second événement étant considéré comme soudain, inopiné). Ce dernier rapprochement est à première vue suspect, mais il ne doit pas être écarté *a priori*. *Drug* 'ami' a son propre paradigme dérivationnel : *podruga* 'amie', *družba* 'amitié', *družiti* 'être lié d'amitié', *družeskij* 'amical', *družina* 'truste, garde personnelle d'un prince'.

Le lien entre *drug* 'ami' et *drug druga*<sup>12</sup> est utilisé dans (Heine, Kuteva 2002 : 91-92) pour illustrer le passage COMRADE > RECIPROCAL ; on y trouve les données du gola, du peul et du

<sup>12</sup> Le deuxième élément peut être non seulement à l'accusatif (*drug*) mais aussi, selon la nature du prédicat, au génitif, au datif, à l'instrumental ou au locatif, cf. : *Oni dumajut drug o druge* (Loc.) 'Ils pensent l'un à l'autre'. Il est intéressant d'ailleurs que certains verbes transitifs n'autorisent le réciproque qu'avec *drug druga*, non avec le postfixe *-sja* (marqueur du réfléchi et du passif) : on dira *Oni ljubjat drug druga* (\**Oni ljubjatsja*) 'Ils

créole français des Seychelles<sup>13</sup>. Or, le rapport s'établit de façon peut-être plus plausible entre le marqueur du réciproque et *drugoj* 'autre' (cf. fr. *l'un l'autre*, angl. *each other*). En réalité, le passage observé est plutôt 'autre' > 'marqueur du réciproque'. Notons qu'en vieux russe, *drugŭ* est aussi la forme courte de l'adjectif *drugoi* 'autre' (> r. m. *drugoj*).

Mais comme « l'autre » est associé à « l'un », il serait plus exact de dire qu'il s'agit d'un « autre » tel qu'il est défini par rapport à l'individu dans une relation binaire exclusive (cf. lat. *alter* par opposition à *alius*, grec *heteros*<sup>14</sup> en regard de *allos*). Le passage sémantique (lien de grammaticalisation) ONE 'un' > OTHER 'autre' est noté par (Heine, Kuteva 2002 : 223). Le lien entre *drug* 'ami' et *drugoj* 'autre, autrui' s'inscrit bien dans un modèle de binarité exclusive dans une relation intersubjective : cet « autrui » correspondant à *drug* est celui qu'on doit aimer et respecter, tendanciellement l'ami le plus proche, fidèle, lat. *alter ego* ou *alter idem* 'autre soi-même'.

En revanche, la présence de *vdrug* 'tout à coup' paraît énigmatique, malgré l'existence de proverbes où *drug* rime avec *vdrug* (cf. *Drug, da ne vdrug* 'Un ami, mais non un ami apparu subitement'), et on est tenté d'exclure toute possibilité de rapprochement sémantique entre ces termes. Le rapport s'éclaircit dès qu'on tient compte de l'étymologie (hypothétique, cf. Trubačev 1978 : V, 132) de *drug* et de la polysémie de *drugoj* 'autre' mais aussi 'deuxième' et 'suivant' (*na drugoj den* 'le lendemain'):

étymologie :	<i>drug</i> 'ami'	<i>drug druga</i>
i.eu. *dthroughos	<i>drugoj</i> 'autre', (subst.) 'autrui'	(marqueur du réciproque)
'compagnon'	'différent'	
< *d(e)reugh-	'suivant'	
aider, suivre'	'deuxième' /	<i>vdrug</i> 'tout à coup'

De ce point de vue, *vdrug* devient moins opaque. En effet, cet adverbe est interprétable en diachronie comme 'en passant immédiatement à la phase suivante, à l'événement suivant' ou comme 'tous les deux à la fois, d'un seul coup' (cf. vieux-russe *vŭ sŭ drugŭ* 'tout de suite', *vŭ drugŭ* 'd'un seul coup, à la fois' ; un modèle dérivationnel proche est observé dans le russe moderne *vraz* 'à la fois, en une seule fois' formé de la préposition *v* 'dans, à' et de *raz* 'fois').

A première vue, le rapport 'autre' – 'suivant' – 'ami' – 'soudaineté' est un fait idiosyncrasique, une spécificité du russe. Or le français présente une configuration lexico-sémantique assez proche, puisque *second* (mot appartenant à la famille étymologique du lat. *sequi* 'suivre') signifie à la fois 'autre' et 'deuxième' :

étymologie :	<i>second m</i> 'ami, compagnon'	
lat. <i>sequi</i>	<i>suivante f</i> 'dame de compagnie' (vx)	
'suivre'	<i>second</i> 'deuxième', 'autre' (vx)	
		( <i>tout de</i> ) <i>suite</i> , ( <i>à la</i> ) <i>suite</i>
		[anc. fr. <i>suivant</i> 'tout de suite']

Certes, *tout de suite* ne correspond pas exactement au sens de *vdrug* 'tout à coup', mais le rapport sémantique est patent (succession immédiate de deux événements). D'ailleurs, le substantif *suite* désigne aussi les plats qu'on sert immédiatement après tel plat au cours d'un repas (*Apportez la suite*).

En revanche, le rapprochement entre *vdrug* et fr. *seconde* (nom fém.) 'unité de temps ; temps très court' n'aurait aucune pertinence dans le cadre de ce schéma, même si *seconde* est lié à *second* (le

s'aiment' mais *Oni celujutsja* 'Ils s'embrassent' (*Oni celujut drug druga* est possible mais marqué : il souligne le caractère inhabituel de l'action).

<sup>13</sup> Cf. *Nu a kapav trôp kamarad ê zur*  
 Nous FUT être capable tromper REC un jour  
 'Nous serons capables un jour de nous tromper **l'un l'autre**'

<sup>14</sup> *Heteros* est aussi un marqueur de réciproque, cf. *Ho heteros ton heteron paiei* 'L'un bat l'autre', ce qui est analogue au russe *drug druga* (un ancien calque du grec est donc envisageable).

terme *seconde* renvoyant étymologiquement à la deuxième division de l'heure, la première étant la division en minutes).

Le français perpétue certaines valeurs des dérivés du lat. *sequi* et d'autres mots de sa famille: *secundus* 'suivant ; autre ; deuxième', *secundum* (prép.) 'immédiatement après, à la suite de', *sectator* 'compagnon (de route), accompagnateur, partisan, ami' (cf. *sectator domi* 'ami de la maison'). L'adverbe latin *secus* 'autrement, d'une façon différente' (< *sequi*) constitue un parallèle important avec le russe *po-drugomu* 'autrement, différemment' et avec *drugoj* avec sa valeur de 'différent'.

Par conséquent, les faits observés peuvent fournir des données à au moins cinq passages sémantiques dans le cadre d'un *Dictionnaire* :

'suivant, qui suit' > 'autre, autrui'

'suivant, qui suit' > 'deuxième, second'

'suivant, qui suit' > 'ami, compagnon'

'suivant, qui suit' > 'tout de suite, sans transition, subitement, tout à coup'

'autre, autrui' > 'marqueur du réciproque'.

Cette analyse peut être élargie au problème bien connu du lien entre l'i.-eu. \**dhroughos* 'compagnon' et \**dhreugh-* 'tromper' (> avestique *družaiti* 'il ment, trompe', v. scand. *draugr* 'fantôme', v.h.a. *triogan* 'tromper', all. *betrügen*, même sens ; cf. angl. *dream*, all. *Traum* 'songe, rêve'). Même si le rapport entre « compagnon » et « tromper » semble *a priori* sémantiquement impossible (Mallory, Adams 1997 : 116), il est envisageable dans une configuration de « dualité » (envisagée soit positivement soit négativement). Il suffit de penser à l'étymologie du fr. *douter* (< lat. *dubitare* 'hésiter entre deux choses' < *dubius* 'hésitant' < *duo* « deux ») ou de l'all. *zweifeln* 'douter' (cf. *zwei* 'deux'). D'autres langues présentent des rapports sémio-formels proches, cf. en mota (langue océanienne du Vanuatu) : *valu-i* 'compagnon', mot lié à *val* 'opposer; un (d'une paire); être en face de' (exemple fourni par A. François, analysé dans Hénault-Sakhno, Vanhove 2003). La question mérite une étude approfondie.

\*\*\*

En conclusion, la systématisation des données en typologie sémantique lexicale est une tâche de longue haleine dont les difficultés pratiques, les risques méthodologiques et théoriques ne doivent pas être sous-estimés. Le rapport complexe entre les formes et les contenus incite à la prudence. Il faut tenir compte d'une antinomie existant entre la complexité des liens sémantiques qu'un terme de telle langue entretient avec d'autres mots à différentes périodes de son histoire et la façon « rectiligne » (habituelle et souvent nécessaire) de reconstruire son évolution sémantique.

### Bibliographie

Auroux S. (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, T. I, Liège : Mardaga, 1989.

Baylon C., Mignot X., *Sémantique du langage*. P. : Nathan, 1995.

Benveniste E., « Problèmes sémantiques de la reconstruction », - In : *Problèmes de linguistique générale*, T. I, P. : Gallimard, 1966, 289-307.

Blank A., Koch P., « La conceptualisation du corps humain et la lexicologie diachronique romane », - In : H. Dupuy-Engelhardt, M.-J. Montibus (eds), *La lexicalisation des structures conceptuelles*, Reims : Presses universitaires de Reims, 2000, 43-62.

Caussat P., *Wilhelm von Humboldt : Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. P. : Seuil, 1974.

Croft W., *Typology and universals*. Cambridge : University Press, [1990] 1993.

Gobert F., « La dénomination *étymologie populaire* ou l'utopie d'une terminologie non ambiguë », - *Cahiers de lexicologie*, 81, 2, 2002, pp. 5-37.

Heine B., Kuteva T., *World lexicon of grammaticalization*. Cambridge : Cambridge Univ. Press, 2002.

Hénault-Sakhno Ch., Sakhno S., « Typologie des langues et sémantique diachronique : le problème des universaux ». - *LINX*, N 45 (*Invariants et variables dans les langues. Etudes typologiques*), 2001, pp. 219-231.

Hénault-Sakhno Ch., Vanhove M. « A cross-linguistic comparison of polysemy and semantic change (in languages of Africa, America, Europe, Oceania) », - communication au 5<sup>e</sup> colloque ALT, Cagliari, 15-18 sept. 2003.

Jakovleva E. S., *Fragmenty russkoj jazykovoj kartiny mira (modeli prostranstva, vremeni i vosprijatija)*. Moskva : Gnozis, 1994.

- Koch P., « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect onomasiologique », - In : *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, T. IX (*Théories contemporaines du changement sémantique*). Louvain : Peeters, 2000, pp. 75-95.
- Koch P., « Lexical typology from a cognitive and linguistic point of view », - M. Haspelmath *et al.* (eds), *Language typology and language universals*, Vol. 2, Berlin, New York : De Gruyter, 2001, 1142-1178.
- Kokochkina E., « De Humboldt à Potebnja : évolution de la notion d'*Innere Sprachform* dans la linguistique russe », - *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 53, 2000, 101-122.
- Lerat P., « L'offre en sémantique lexicale ». – *Cahiers de lexicologie*, N 75, 1999, 2, 5-22.
- Mallory J. P., Adams D. Q. (dir.), *Encyclopaedia of Indo-European Culture*. Chicago : Fitzroy Dearborn, 1997.
- Malmberg B., *Histoire de la linguistique de Sumer à Saussure*. P. : PUF, 1991.
- Masson M., *Matériaux pour l'étude des parallèles sémantiques*. P. : Pr. De la Sorbonne Nouvelle, 1999.
- Mel'čuk I. A., *Cours de morphologie générale*. Vol. I (*Introduction et I partie*). Montréal : Pr. Univ. de Montréal, CNRS éd., 1993, pp. 307-308.
- Mel'čuk I, Clas A., Polguère A., *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*. Louvain : Peeters, 1995.
- Meyer-Lübke W., *Romanisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg: C. Winter, 1935.
- Nemo F., « Universaux sémantiques : un nouveau champ », - Communication au colloque *Typologie des langues, universaux linguistiques*, 18-19 novembre 2002, Institut universitaire de France (Paris).
- Nikolaeva T. M., « Skrytaja pamjat' jazyka : popytka postanovki problemy », - *Voprosy jazykoznanija*, 4, 2002, 25-41.
- Ožegov S. I., Švedova N. Ju., *Tolkovyj slovar' russkogo jazyka*. Moskva : Az, 1992.
- Partridge E. A., *A Dictionary of slang and unconventional English*. London, New York : Routledge, 1984.
- Plungjan V., Raxilina E., "On flying and jumping in a cross-linguistic perspective", - Communication au 5<sup>e</sup> colloque ALT, Cagliari, 15-18 sept. 2003.
- Potebnja A. A., *Mysl' i jazyk* [1862]. – In : Potebnja A. A. *Estetika i poetika*. Moskva : Nauka, 1976.
- Pottier B. « Pour une typologie sémantique », - In *Typologie des langues, universaux linguistiques, LINX* (numéro spécial), U. Paris X, 1999, pp. 11-13.
- Radčenko O. A., « Lingvofilosofskie opyty V. fon Gumbol'dta i postgumbol'dtianstvo », - *Voprosy jazykoznanija*, 3, 2001, 96-125.
- Rajaonarimanana N., *Dictionnaire du malgache contemporain*. P. : Karthala, 1995.
- Rey A. (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*. P. : Le Robert, 1992.
- Rey-Debove J., *La linguistique du signe : Une approche sémiotique du langage*. P. : A. Colin, 1998.
- Robert S., « Variation des représentations linguistiques : des unités à l'énoncé ». – In : *Diversité des langues et représentations cognitives*. P. : Ophrys, 1997, pp. 25-39.
- Robert S., « L'épaisseur du langage et la linéarité de l'énoncé : vers un modèle énonciatif de production ». – In : *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*. P. : Ophrys (sous presse).
- Rousseau A., « L'évolution lexico-sémantique : explications traditionnelles et propositions nouvelles ». – In : *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, T. IX (*Théories contemporaines du changement sémantique*). Louvain : Peeters, 2000, pp. 11-30.
- Rozina R. I., « Kategorial'nyj sdvig aktantov v semantičeskoj derivacii », - *Voprosy jazykoznanija*, 2, 2002, 3-15.
- Sakhno S., *Dictionnaire russe-français d'étymologie comparée : Correspondances lexicales historiques*. P. : L'Harmattan, 2001.
- Sakhno S., « Autour des prépositions russes *o(b)* et *pro* : Problème des parallèles sémantiques slavo-latins », - *Slavica Occitania* (Toulouse), 2002, N 15, 157-178.
- Sergent B., *Les Indo-Européens : histoire, langues, mythes*. P. : Payot, 1995.
- Tixonov A. N., *Slovoobrazovatel'nyj slovar' russkogo jazyka*. T. 1. Moskva : Russkij jazyk, 1985.
- Tolstaja S. M., « Motivacionnye semantičeskie modeli i kartina mira », - *Russkij jazyk v naučnom osveščeni*, 2002, N 3, 112-127.
- Toporov V. N. « Russk. *Bard* : dolgaja predistorija i kratkaja istorija – osvoenie čužogo », – In : *Slovo v tekste i v slovare*. Moskva : Nauka, 2000, pp. 608-630.
- Traugott E. C., Dasher R. B., *Regularity in semantic change*. Cambridge : Cambridge Univ. press, 2001.
- Trubačev O. N. (dir.), *Etimologičeskij slovar' slavjanskix jazykov*. T. 1-21, Moskva : Nauka, 1974-1994.
- Wierzbicka A., *Understanding cultures through their key words : English, Russian, Polish, German, Japanese*. New York : Oxford Univ. Pr., 1997.
- Wunderli P. « Saussure et la diachronie », – In : A. Joly (éd.) *La linguistique génétique : Histoire et théories*, Lille, 1988, pp.143-199.
- Zaliznjak A. A., « Semantičeskaja derivacija v sinxronii i diaxronii : Proekt Kataloga semantičeskix perexodov », – *Voprosy jazykoznanija* (Moskva), 2001, N 2, 13-25.
- Zaliznjak A. A., « Sematičeskaja derivacija v istoriko-tipologičeskom aspekte », 2003 (sous presse).